

Zeitschrift:	Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band:	55 (1917)
Heft:	51
Artikel:	Un livre de maison [i.e. raison] jurassien : [1ère partie]
Autor:	Henrioud, Marc
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-213512

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 31.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
 Administration (abonnements, changements d'adresse),
 Imprimerie Ami FATIO & Cie, Albert DUPUIS, succ.
 GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE
 Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
 "PUBLICITAS"
 Société Anonyme Suisse de Publicité
 GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 5 50 ; six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent. Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 22 décembre 1917 : — Au Conteurois (Un vieil ami). — Un livre de maison jurassien (Marc Henrioud). — Vers la guerre. — Recettes. — Les guides polygottes du « Simplon ». — La Patrie suisse. — Feuilleton : Veillées de chasseurs (V. F.). — Les Robinsons de Sambre-et-Meuse. — Boutades.

AU « CONTEUR VAUDOIS »

Un ancien, fidèle et précieux ami du *Conteur* nous adresse les lignes que voici. Des amis sincères, on accepte volontiers les critiques, connaissant les bons sentiments qui les ont dictées. On peut bien accepter aussi les éloges, puisqu'ils procèdent de sentiments semblables.

Mon cher petit *Conteur*,

Si tu devais mourir, quelque chose de l'âme vaudoise s'en irait avec toi. Dès le berceau, ton existence a été associée à ce qu'a produit de meilleur notre sol natal. Tous les Vaudois qui, à un titre ou à un autre, ont honoré notre pays pendant plus d'un demi-siècle, ont été tes collaborateurs permanents ou occasionnels. Le bureau de la rédaction fut longtemps le modeste magasin de St-Laurent. Sur le petit banc, de côté, sont venus s'asseoir tour à tour Louis Vuillumin, le Dr Recordon, le Dr Rouge, Louis Ruchonnet, Benjamin Dumur, C.-C. Dénéréaz, Louis Favrat, le pasteur Combe, Jules Besançon, Samuel Cuénoud, le professeur Louis Dufour et tant d'autres. Chacun apportait par plaisir une petite contribution, toujours désintéressée. Quels bons rires on y entendait au récit d'une anecdote du crû ou d'un mot pittoresque comme en trouvent parfois les Vaudois. Une affection presque touchante entourait alors le *Conteur*, parce qu'on sentait que dans ses conditions bien modestes il reflétait fidèlement l'âme du pays. On s'ingéniait à lui donner des choses intéressantes, témoin cette question que le professeur Louis Dufour vint une fois poser aux lecteurs du journal : « Comment se fait-il que, du 1^{er} au 12 janvier 1701, il n'y ait eu ni décès ni naissances dans le Pays de Vaud ? »

Et l'homme qui s'intéressait ainsi au petit *Conteur* était un savant distingué ; c'était le temps où il refusait les chaires largement rétribuées qu'on lui offrait du dehors, se contentant de servir son pays pour un modeste traitement de 3600 francs, plus une sérenade que lui donnaient les étudiants chaque fois qu'un de ces appels lui était inutilement adressé. Il est bon de rappeler ces choses-là.

Toutes les productions en patois qu'on aime à entendre encore actuellement dans nos réunions joyeuses virent le jour dans le *Conteur vaudois*. L'histoire de Guyaume T. et Djan Davi la contara, Le Congrès de la paix o la Dierra dab Casino, de Louis Favrat, furent de petits événements ; de même, La Bataille de St-Dzaqué, de Dénéréaz. C'est aussi le *Conteur* qui eut la primeur de Lo Corbé et lo Renard, ce chef-d'œuvre de Louis Favrat, auquel le Grand dictionnaire de Larousse¹ a prêté sa pu-

bilité mondiale. Et le dictionnaire remarque que l'auteur vaudois a reproduit le grand fabuliste « avec des variantes, dont quelques-unes « ont une naïveté, une finesse rustique, une « malicieuse bonhomie et un réalisme pittoresque que Lafontaine lui-même n'eût point dédaigné »

La Mappemonde qui penche est une date dans la vie du *Conteur*. Louis Monnet n'avait cependant accepté ce joyeux article qu'avec hésitation, car les Genevois s'y amusaient un peu à nos dépens. Après tout, cela n'avait rien de vexant, et, d'ailleurs, l'auteur était le vénérable pasteur Combe, un collaborateur précieux et le meilleur des Vaudois. Ce fut un succès prodigieux. On en fit une édition illustrée à Genève ; les commis-voyageurs de cette ville, nombreux alors, s'emparèrent du *Conteur* et « lancèrent l'article », sans commission, cette fois ; les nouveaux abonnés arrivaient par centaines, de la Suisse romande et de régions avoisinantes, jusqu'à Lyon. En quelques mois, le chiffre des abonnés s'éleva de 800 à 2000 et quelques centaines. Il fait bon avoir les Genevois dans sa manche !

Louis Monnet rapporta de l'Exposition universelle, en 1878, l'histoire de *Favey et Grongnuz*. Elle parut d'abord dans le *Conteur*, en fragments, qu'il lisait d'avance à quelques amis, en riant de bon cœur des prouesses de ses deux héros, sans se douter que trente ans plus tard des foules de spectateurs s'en amuseraient encore davantage.

Le *Conteur* n'a guère abordé la politique. Cependant, en 1871, lorsque l'influence des victoires germaniques accéléra en Suisse le mouvement centralisateur, le *Conteur* voulut aussi dire son mot, et ce mot était bien vaudois, mais profondément suisse. Aux intellectuels d'alors qui, de l'autre côté de l'Aar, parlaient sans se gêner de la déchéance des races latines, il répondait dans un article, reproduit par le *Nouvelliste* : « Pour nous, nous ne connaissons qu'une seule nationalité, la NATIONALITÉ SUISSE... » Et le *Conteur* ajoutait : « La Suisse a été heureuse tant que ses fils sont restés unis ; mais lorsqu'ils se sont mis à regarder du côté de l'étranger, l'ère des discorde civiles a commencé. » Louis Monnet ne put même se résoudre à accepter la constitution mitigée de 1874 ; comme on panachait beaucoup à l'époque, il déclara spirituellement que le *Conteur* panacherait aussi cette fois, en prenant l'o du oui et les deux n du non.

Le *Conteur* est resté vaudois et suisse, en dehors de toutes les agitations stériles ou malsaines du temps présent. A ce titre, il doit pouvoir compter sur l'appui efficace de ceux qui ont le culte de notre pays.

Un vieux ami du CONTEUR.

Feuilles d'hygiène. — Sommaire du n° du 15 décembre. — Un nouveau traitement des diarrhées infantiles : Dr Eug. Mayor. — Le remède est à la la cuisine. — Sur les accidents produits par les conserves. — Recettes et conseils pratiques.

UN LIVRE DE MAISON JURASSIEN

VERS la fin du XVII^e siècle vivait à Vaulion un obscur brave homme.

Ayant acheté quelques feuilles de papier blanc confectionnés de pur chiffon, il les relia au moyen d'un vieux parchemin de l'époque de l'abbaye de Romainmôtier. Satisfait de son travail, il écrivit en tête du volume : « Ce présent livre appartient à moi qui m'appelle Isaac Martignier¹ de Vaulion, bon enfant par la grâce de Dieu. Amen, fait ce 17^e Janvier 1683. » Isaac Martignier avait sans doute l'intention de consigner dans ce recueil les événements qui frappaient son esprit ou son imagination. Pour un motif demeuré inconnu, il n'en fit rien cependant ; mais son frère écrivit à son tour, dessous : « Le présent livre est à moi Pierre-Aaron Martignier de Vaulion ce huitième jour du mois de mars mille six cent quatre vingt six. » Ensuite il posa la plume et ne la reprit qu'en 1692, pour la passer plus tard, à son fils Abram-Tobie, secrétaire communal.

Pierre-Aaron Martignier épousa, le 21 février 1697, Fréne Michot. Il nous apprend que « la fréquentation et amitié avait commencé aux fenaisons de l'an 1695 » et que l'amitié « dès deux fiancés s'augmenta toujours plus » malgré une séparation qu'on leur avait imposée et qui rendit malade la jeune fille. Au surplus, Pierre-Aaron Martignier était un homme instruit et pieux. Tout en cultivant ses terres et en remplissant ses fonctions de notaire-campagnard, il note avec soin les menus faits qui rompent la monotone de son existence paisible, mais non exempte de tracas et de soucis, les durées extraordinaires de pluie ou de sécheresse, les bonnes et les mauvaises années, le prix des denrées et maints autres détails.

Ces mémoires, écrits dans un style familier et parfois savoureux nous initient aux us et coutumes d'autrefois et évoquent en même temps toute une page du passé d'une intéressante bourgade vaudoise. Ils ont été religieusement conservés dans la famille Martignier « qui nous a gracieusement autorisé à en faire quelques extraits, à l'intention du *Conteur*² »

Nous les reproduisons ci-dessous, en leur conservant, autant que possible l'orthographe originale.

Extraits du Livre de Maison de Pierre-Aaron et d'Abraham-Tobie Martignier, de Vaulion (1692-1749).

1692. Nous avons achevé de moissonner quelques jours avant St-Michel.

1694. En ce temps le pot de vin se vendait huit batz³, le froment 28 batz le quarteron⁴, le messel 24 et l'orge 18 et l'avoine 11 à la taxe et règle de L. Exc. ; mais en secret et à couvert le froment s'est vendu jusqu'à 36 batz le quarteron et aussi toutes les autres graines selon valeur et qualité.

1697. Le dimanche 21 de février ont été publiées les annonces du mariage entre moy Pierre-

¹ La famille Martignier apparaît à Vaulion avant 1400.

² Le manuscrit est actuellement en possession de M. H. Martignier, fabricant de pierres fines, à Vaulion.

³ 1 batz = environ 15 centimes.

⁴ 1 quarteron, mesure de Romainmôtier. — 16361 centimètres cubes.

Aaron Martignier et Frêne, fille de l'honorables Pierre Michot et les deux dimanches suivantes (sic.) Et avons esté Espousé en l'Eglise de Vaullion par spectable et scavant Benjamin Mimars, seigneur Ministre à Vaullion, le samedy 20^e de mars dite année. Le pot¹ de vin se vendait 6 batz et un sol, le froment 12 batz, l'orge 6 et demy, l'avoine 3 à 4 batz.

Et quoy que par l'apposition de quelcon des parents, mais par laide de plusieurs autres on aye eu beaucoup de peine et de travail pour y parvenir, mais principalement par l'aide de Dieu et l'amitié fortement gravée aux coeurs des principales parties, le mariage a esté accompli et le commencement de la fréquentation et amitié a commencé dans les fénaisons de l'année 1695 et depuis s'est toujours augmenté nonobstant l'emprise et séparation qu'on leur avoit fait faire de l'espace d'environ 2 mois, qui causa à la dite Frêne une grande incommode à cause de ce départ si fâcheux, mais par la sagesse et bonté de sa grand mère elle me fit retourner auprès d'elle, laquelle je n'avais quitté qu'avec un extrême regret et déplaisir et c'estait en l'année 1696 au mois de juin.

Dieu nous face la grace de vivre longuement ensemble en joye, prospérité, paix et fidélité. Ainsi soit-il.

1698, 11 février. Mention de la naissance d'un fils : David, mort le 26 et enterré le lendemain.

Même année. Au mois de juin-juillet jay esté atteint d'une fort rude maladie appellee une fièvre tierce. Jay esté traité par Monsieur le chirurgien Vallotton² de Vallorbe qui a assez bien connu ma maladie, de quoy je lui ai payé vingt cinq florins³, la durée de ceste maladie a esté un mois sans sortir presque rien de la couche, et en après encore un mois avant que de pouvoir rien travailler.

En ce temps le vin se vendait cinq batz et un sol et s'est renchéris jusques-à vendange jusques à sept batz et demy. Le temps a esté froid et les moissons si tardives que l'on a moissonné depuis le mois de septembre au mois d'octobre jusques à la fin encor est resté des graines par les montagnes dessous la neige dont on a encore recueilli après la St-Martin (11 novembre). Il a fait aussi une fort rude gelée, dont la plus grande partie des graines a esté gâtée, les pois et mescle et en des lieux un peu froids tout a esté perdu, ca a esté la plus rude que l'on se souvienne d'avoir jamais vu Dieu nous préserve de semblable temps par sa grâce.

Nous avons eu le bonheur d'avoir tout moissonné avant la neige dans la montagne de Premier où nous sommes.

1700, 3 septembre. Mention de la naissance d'un fils, baptisé le 8, mort le 23 septembre 1701.

1701. L'automne de la présente année 1701 a esté fort agréable et beau, sans neige jusques à Noël. Le bétail est allé au champ pour pâtre jusques à la fin du mois de décembre. Et l'hiver a esté aussi fort agréable, le plus beau qu'on'aye eu de longtemps.

1702, 21 au 22 juillet. Mention de la naissance d'une fille baptisée le 30, morte en 1705 de la petite vérolle.

1704. Au printemps de l'année 1704, jay remis à commande à honorable Abram Martin de Premier mon beau frère, assavoir deux rîches d'abeilles pour le temps et terme de trois ans, lesquelles il a promis duehement gouverner et conduire...

1705, 16 mai. Mention de la naissance de deux jumeaux, sous le signe des poissons.

1706, (d'une autre main ?) : L'année 1706 a esté fort sèche et une ardente chaleur tout l'esté, une ardente sécheresse a duré au mois d'août et septembre environ deux mois sans pluie. On a tout moissonné au mois d'août partout. Les fontaines ont toutes esté taries à la réserve des meilleures, tant qu'on ne pouvait avoir de l'eau qu'à grande peine pour abreuver le bétail.

1708. Le dimanche 19 juin, il est tombé de la pluie avec une si prodigieuse abondance que dans moins une d'heure les sources et les ruisseaux se sont tellement débordés que l'eau était dans plusieurs maisons du village. Les chemins ont été tellement gastés qu'on n'y pouvait par après passer avec les chariots, par beaucoup d'endroits les terres en ont été endommagées, les graines cou-

¹ pot, mesure de Romainmôtier. — 2179 cent. cubes.
² Ce médecin n'est pas mentionné dans le cadastre sanitaire du Dr Moraz.

³ 1 florin à 12 sols environ 60 centimes.

chées et abbatues et principalement le ruisseau qui descend de Chatrey qui s'est établi creu de plus de quatre fois plus gros que l'on leut jamais veu, que le canal ne le pouvant contenir il s'est jeté sur le champ de Maurice⁴ et descendu tout le contre bas et par dessus ceux de Michel et Isaac mes frères, qui estoit le mien, et celui de Michel investi d'orge, où il a en des endroits emporté toute la terre qui avoit de labourée en des places de la largeur de trois toises et plus longues et en continuant a fait un fossé tout le contrebas en des endroits de deux pieds de profondeur, de quoy la perte est grande, outre que s'estant estendu presque partout le champ a couché et abattu le graine à terre et mené par le champ des vieux trones de bois, quantité de pierres et mesme des buissons fort grands, avec leurs branches et racines qu'il a porté et traîné jusques au bas de mon champ. La perte que cela me cause peut monter pour le moins tant au fond que à la graine à 50 florins... Les eaux ont monté si haut qu'il n'y a homme vivant qui puisse dire avoir vu de semblable débordement. Dieu nous face la grace de n'en jamais voir de si horrible à l'avenir.

1709. Mention de la naissance d'un fils, dans le signe du capricorne.

L'hiver qui est passé a esté si rude et violent qu'on en ait jamais veu passer tant pour sa rigueur que pour sa durée, principalement depuis le 7 janvier jusques au 25 pendant quel espace de temps la froidure a esté si violente et si rude qu'on ne pouvait aller par les chemins. Plusieurs personnes en sont mortes et l'on dit qu'il en est mort par les campagnes et cela a causé la mort de plusieurs mal basties, mal habillées. Il y a eu peu de maison qu'il y soit resté, quelque estage ou chambre où il n'aie gelé, ni d'estable non plus; plusieurs n'ayant point de lieu où ils pussent tenir et mettre leur pain pour l'empêcher de geler, de manière qu'ils étaient obligés de le faire bouillir sur le feu pour en manger.

Quelques semaines après leurs Excellences ont ordonné de faire une visite exacte de toutes les graines qu'il pourrait y avoir dans le pays et commandé à un chacun d'indiquer à ceux qui avaient charge toutes les graines qu'ils pouvoient avoir et ce par serment.

(A suivre).

Marc HENRIODU.

Le modèle. — Un artiste-peintre dessine la fontaine de la Cité. Survient une bande d'écoliers, petits et grands, qui se groupent derrière le peintre et commencent à babiller.

— Ah ! mes amis, si voulez rester là, il faut vous tenir tranquille, sans cela je lève la séance, leur dit le peintre.

Puis, s'adressant au plus petit, qui fait aussi le plus de bruit, il lui dit :

— Toi, va donc te mettre vers la fontaine, je te peindrai... Et le gosse, tout fier, va prendre sa plus belle pose... Mais cela dure assez longtemps et il commence à tordre les jambes, puis, n'y tenant plus, il s'élance vers le peintre et lui dit :

— Est-ce que je peux aller faire pipi ? Mais je reviendrai tout de suite, y faut me garder ma place.

poir que le danger, puisque danger il y avait, s'était usé peu à peu à ces menaces vaines, et que toutes ces perplexités, toutes ces angoisses se termineraient, comme on dit, en queue de poisson, mueraient en une embrassade générale. On avait foi — ose-t-on le dire ? — on avait foi en la diplomatie, comme en un pouvoir conciliateur.

Et c'est alors que ces sentiments, faussement optimistes, étaient le plus accentués, que, crac ! l'incendie s'est soudain allumé. Et, d'emblée, il fut terrible ; d'emblée, il embrasa tout. Voici trois ans passés qu'il dure avec la même intensité. Et il fait tache d'huile. Les pronostics les plus pessimistes en circonscrivaient le foyer à l'Europe. C'est le monde entier, maintenant, dont il a fait sa proie. Personne encore ne peut se flatter d'en prédire la fin, quand bien même partout on désire avec ardeur la paix ; mais la paix, pour autant, bien entendu, qu'elle signifiera le triomphe de la justice et du droit, impudemment méconnus et attaqués.

Quant à la diplomatie, qui n'a pu prévenir le conflit, ni en limiter l'étendue, ni en modérer les excès, elle a d'autant plus perdu tout crédit que certains de ses pontifes font, dans l'ombre des chancelleries, de bien triste besogne.

Mais revenons à nos moutons. Nous avons dit que dès 1871 le conflit était dans l'air et que chaque année on le croyait prêt à éclater. En 1888, par exemple, on l'attendait, témoin les vers que voici, de Gilbert-Martin, publiés dans le *Don Quichotte*, justement au début de la dite année, qui, disait un chroniqueur : « S'ouvre pleine d'incertitudes, de complications diplomatiques et de menaces de guerre. »

Nous marchions alors vers la guerre. Elle est là ! Nous marchons aujourd'hui vers la paix. Espérons qu'elle ne tardera pas trop au rendez-vous et qu'elle sera telle que nous l'espérons et la voulons.

Et maintenant, la parole à Gilbert-Martin :

L'omelette.

A peine arrivés dans ce monde,
L'an mil huit cent quatre-vingt huit
Se trouve en une ombre profonde,
Estant né tout juste à minuit.

Il cherche, il regarde, il écoute,
Indécis, étendant les bras ;
Devant lui s'étend une route
Où s'essayeront ses premiers pas.

Quel trajet pour le petit être,
Délicat, friable et tout nu ?
Comment va-t-il s'y reconnaître ?
C'est le chemin de l'inconnu.

Nul ici-bas ne peut encore
Prédir où conduit ce chemin :
Il s'enfonce, vague, incolore,
Dans le « Qui sait ? » du lendemain.

Il est tout labouré d'ornières,
Bordé de ravins, par surcroit ;
Les cailloux, les ronces, les pierres
Hérissent son parcours étroit.

Et pour faire, en pleine tempête,
Ce trajet, cent fois hasardeux,
Le pauvre enfant a sur sa tête
Une corbeille pleine d'œufs.

Aller vers le but qu'il ignore,
Au milieu des aspérités :
Marcher, marcher, marcher encore
Pendant douze mois bien comptés.

Franchir les rocs et les crevasses
Affronter les lointains exils,
Passer au milieu des menaces,
Glisser à travers les périls.

Avancer jusqu'au bout quand même,
Sans casser les œufs en chemin,
Tel est l'inquiétant problème
Qui s'offre au débile gamin.

A moins qu'il n'ait une amulette
Pour éviter les accidents
Hum ! j'ai grand peur d'une omelette,
Avec de la poudre dedans.

VERS LA GUERRE

A présent que nous sommes, et comment ! en plein dans le grand conflit mondial, si longtemps redouté, il est intéressant de rappeler, quand elles nous tombent sous les yeux, les diverses prophéties qui annonçaient cette guerre générale. Elles datent de loin, déjà. Depuis 1871, le conflit européen était dans l'air. Il n'est pas d'année, pour ainsi dire, où il n'ait fait son apparition, où il n'y ait eu quelque incident qu'on a pu prendre pour le coup de cliron fatal. L'Europe avait l'arme au bras. Certain peuple même, avait mis l'épée au clair et la brandissait à tout propos et d'un air menaçant. Mais tant de fois déjà, il avait fait ce geste inquiétant, sans que la poudre ait pris feu, qu'on en était à se convaincre qu'il ne s'agissait que d'un jeu de croquemitaine. On finissait presque par n'y plus croire, à cette fameuse conflagration européenne. On se flattait de l'es-